

LA SHOAH

Notre société en question

L'histoire de la Shoah, massacre de millions de juifs, hommes, femmes, enfants, vieillards, pourchassés dans toute l'Europe occupée par les nazis, suscite horreur et indignation.

Au-delà de la compassion et du « *plus jamais ça* », cette BT2 propose une description précise des faits, étayée de nombreux témoignages.

Elle pose, ainsi que le souhaitent les rescapés, des questions qu'on ne peut ni nier, ni refouler, sur une société très proche de la nôtre, et sur une période qui vit la défaite de nos valeurs.



*Cérémonie au monument international d'Auschwitz-Birkenau le 27 janvier 2005
Un événement qui interpellait le monde entier*

Mots-clés :

antisémitisme – déportation – génocide – nazisme – négationnisme – Shoah

Sommaire

Qu'est-ce que la Shoah ?

- Un massacre de masse des Juifs d'Europe
- Un massacre à l'échelle de l'espace européen

Les auteurs, les responsables de la Shoah

- Hitler
- Les propagandistes de l'idéologie nazie
- Les organisateurs
- Les exécutants allemands
- Les complices étrangers

Pourquoi cette histoire nous concerne t-elle tous ?

Questions d'historiens

- Comment Hitler est-il arrivé au pouvoir dans une Allemagne dotée d'une constitution démocratique ?
- Pourquoi l'antisémitisme de Hitler a-t-il trouvé un tel écho dans nos sociétés ?
- Le crime était-il prémédité depuis les années 1920 ?
- Comment transforme-t-on en bourreaux des hommes ordinaires ?
- Qui savait ? Refus de croire l'inimaginable et indifférence .
- Les Justes.

Conclusion

Œuvre collective réalisée et écrite sous la coordination de l'ICEM-Pédagogie Freinet (icem-freinet.org).

Auteur: Claude DUMOND

Coordination du projet: Annie DHÉNIN

Collaborateurs de l'auteur: Carol BAGGIO-THOMAS, Claire VAPILLON et leurs élèves, Marité BROISIN, Jacques BRUNET, Roger FAVRY, Anne FRANCOU, Pierrette GUIBOURDENCHE, Hervé SIMOULIN.

Avec tous nos remerciements à Monsieur Raphaël ESRAIL, Secrétaire Général de l'Union des Déportés d'Auschwitz pour ses précieux conseils.

Coordination générale du chantier BT2 de l'Institut coopératif de l'École Moderne: Claire V APILON

Iconographies

Photos Amicale des déportés d'Auschwitz et des camps de Haute Silésie: p.16, 25

Photos Claude DUMOND : p.1, 12, 28

Photo Maryvonne BRAUNSCHWEIG : p.17

Photos Jean-François DHENIN : p.21

Schéma : Général André ROGERIE : p.5

Cartes Annie Dhénin d'après IF. Bederrida (p.4) et IPanstwowe Muzeum Auschwitz-Birkeneau (p.10)

Maquette Annie Dhénin, janvier 2008

QU'EST-CE QUE LA SHOAH

"L'assassinat des Juifs par les nazis a été quelque chose d'unique parce que, jamais encore auparavant, un Etat n'avait décidé et annoncé sous l'autorité de son responsable suprême qu'un certain groupe humain devait être exterminé, autant que possible dans sa totalité, les vieux, les femmes, les enfants et les nourrissons inclus, décision que cet Etat a, ensuite, appliquée avec tous les moyens mis à sa disposition.¹"

La Shoah, c'est d'abord la réalité de massacres de masse systématiques.

Massacres à l'arrière des armées allemandes qui avançaient en URSS

Massacres dans des centres spécialement aménagés pour mettre à mort les gens qui y étaient conduits.

Massacres par le travail, l'épuisement et les gazages dans des camps de concentration

Le génocide "régional" : les groupes mobiles de tuerie²

De juin 1941 à janvier 1942, 1 300 000 personnes au moins ont été assassinées par des unités spéciales appelées Einsatzgruppen (groupes spéciaux). En Pologne et en URSS, 3000 hommes recrutés dans la police et la SS ont exécuté sans jugement les cadres du Parti communiste et les juifs derrière les lignes allemandes. Les victimes étaient fusillées au bord de fosses, ou brûlées vives, ou noyées, ou asphyxiées dans des camions aménagés de telle sorte que les gaz d'échappement soient ramenés vers l'intérieur.

Le terme Einsatzgruppen signifie groupes spéciaux. Raul Hilberg le traduit par « groupes mobiles de tuerie ». L'appellation complète Einsatzgruppen des Sicherheitsdienstes (SD) und der Sicherheitspolizei (Sipo) sert à désigner des unités mobiles chargées de massacrer dans le sillage de l'armée allemande.

Lors de l'invasion de l'Union soviétique par la Wehrmacht¹, le 22 juin 1941, chaque groupe d'armée est suivi d'un groupe mobile opérant principalement sur les arrières du front ; la guerre contre l'URSS est, en effet, dans l'esprit de Hitler, une guerre totale, une lutte à mort entre deux idéologies : il s'agit de détruire ceux qui sont supposés propager l'idéologie rivale, les Juifs en particulier, ainsi que l'appareil politique soviétique.

[..]

La méthode est partout analogue. Les victimes sont rassemblées dans des ravins, des carrières abandonnées, ou des mines désaffectées. Parfois, elles doivent elles-mêmes creuser des tranchées. Elles sont alors fusillées en masse et sommairement ensevelies. Ainsi les 29 et 30 septembre 1941, un Kommando de l'Einsatzgruppe C assassine dans le ravin de Babi Yar, dans la banlieue de Kiev, quelque 30 000 hommes, femmes et enfants.

A l'été 1943, quand les Allemands amorcent leur retraite des territoires soviétiques, un Kommando spécial est chargé d'ouvrir les fosses, d'en extraire les cadavres et de les brûler pour en faire disparaître les traces. Les Einsatzgruppen, aidés par les bataillons de la police, ont assassiné quelque 1 300 000 Juifs et plusieurs centaines de milliers de Soviétiques, notamment des prisonniers de guerre. Tuer des hommes, des femmes et des enfants provoquait des effets dévastateurs sur le moral des membres de ces groupes, qui souvent se saoulaient avant d'effectuer leur sinistre besogne. C'est sans aucun doute la raison qui explique le passage à d'autres méthodes de meurtre de masse qui éloignent la victime du bourreau, comme les camions à gaz.

Annette Wieviorka "Les collections de l'Histoire" n°3, nov.1998

¹ L'armée allemande

¹ Eberhard Jäckel, *Hitler idéologue* Collection Tel, Gallimard Paris 1995

² Expression de l'historien Raul Hilberg

Les centres de mise à mort³

C'est gazées, dans des installations spécialement conçues et installées pour les assassiner en masse, que la plupart des victimes ont trouvé la mort.

Les principaux centres de mise à mort, appelés aussi camps d'extermination ont été (voir carte) :

Chelmno (Kulmhof en allemand) qui a fonctionné de décembre 1941 jusqu'à septembre 1942 ; on y a gazé les personnes conduites dans ce lieu dans des camions spécialement aménagés.

Belzec, qui comptait six chambres à gaz. 560 000 personnes y ont été assassinées de mars à septembre 1942.

Sobibor Les SS y ont tué par le gaz, d'avril 1942 à octobre 1943, 200 000 juifs de la région, des Pays-Bas, de Belgique et de France, ainsi que des prisonniers soviétiques (dont on ignore le nombre).

Treblinka où dix chambres à gaz ont fait périr 750 000 juifs venant de toute l'Europe, de juillet 1942 à novembre 1943.

Auschwitz Birkenau qui a été à la fois un camp de concentration et un camp d'extermination. Entre avril 1940 et janvier 1945 1,1 million de personnes y ont été assassinées, surtout des Juifs, soit dès leur arrivée au camp (pour la grande majorité), soit à la suite de "sélections" lorsqu'ils n'étaient plus considérés comme aptes au travail, soit par épuisement.

Maïdanek qui fut aussi un camp de concentration et d'extermination 50 000 déportés y ont été gazés de 1942 à juillet 1944.

Légende : Camps d'extermination
▲
Camps mixtes
◆
Camps de concentration
■
Centres « d'euthanasie »
●

Carte des camps de concentration et d'extermination, et des centres « d'euthanasie »

Les frontières sont celles de 1937, sauf pour la Pologne où on a indiqué la frontière résultant du partage de 1939 entre l'Allemagne et l'URSS.

Le territoire polonais correspond donc au territoire annexé par l'Allemagne et au territoire du General Gouvernement (jusqu'à 1941)



Les nazis ont voulu faire disparaître les traces de leurs crimes, mais la réalité des massacres de masse dans les chambres à gaz est attestée :

- par un grand nombre de témoignages de survivants (voir en encadré celui du général Rogerie),
- par les écrits que les membres du Sonderkommando (groupe de détenus chargés de retirer les corps des chambres à gaz) ont caché avant d'être eux-mêmes fusillés,
- par le journal du médecin Johann Paul Kremer (voir encadré)
- par les aveux de chefs nazis comme le commandant du camp Rudolf Höss,
- par une lettre de l'entreprise Topf du 2 mars 1943 concernant des "gasprüfer", détecteurs de gaz, demandés par les SS pour rechercher les "Blausäure-reste", trace d'acide cyanhydrique provenant de l'introduction de Zyklon B⁴.
- la disparition de centaines de milliers de déportés,
- par le mot de "gaskammer" écrit noir sur blanc sur une facture, au mépris des ordres qui imposaient de masquer l'existence des chambres à gaz. A Auschwitz, les chambres à gaz devaient être désignées sous le nom de "crématoires".

³ Expression de l'historien Georges Wellers

⁴ cf. Jean-Claude Pressac "Enquête sur les chambres à gaz" "Les collections de l'Histoire" n°3

Les "négationnistes" qui mettent en doute la matérialité des chambres à gaz n'ont aucun argument qui résiste à la démarche des historiens professionnels.

Dans son journal, le S.S. Johann-Paul Kremer évoque ainsi une « action spéciale » :
« 2e vaccination préventive contre le typhus ; après cela dans la soirée forte réaction générale (fièvre). J'ai, malgré cela, dans la nuit, assisté encore une fois à une action spéciale sur des gens en provenance de Hollande (1 600 personnes). Scènes terrifiantes devant le dernier bunker (Hössler) ! C'était la dixième action spéciale. »

(cité par <http://perso.wanadoo.fr/d-d.natanson/aron.htm>)

Le témoignage du général André Rogerie

TÉMOIGNAGE

En 1944, pendant les mois de mai, juin, juillet, août et septembre, étant Déporté de la Résistance au camp d'Auschwitz-Birkenau, je me suis trouvé très souvent sur ce qu'on appelait le « Stade » au camp « F ». A cet endroit précis, j'apercevais la « Rampe » et les fours crématoires « K2 » et « K3 » {voir plan}.

— *J'ai vu arriver les longs trains de wagons à bestiaux ;*

— *J'ai vu descendre les hommes, les femmes et les enfants juifs venant de Hongrie ;*

— *J'ai assisté à la sélection faite par le médecin S.S. Thilo ;*

— *J'ai vu des familles entières entrer dans l'enceinte du four crématoire ;*

— *Je n'ai jamais vu ressortir quiconque ;*

— *J'ai vu, après chaque arrivée, de hautes flammes sortir des cheminées ;*

— *J'ai vu une épaisse fumée noire se répandre au-dessus du camp, une odeur de viande grillée envahissait l'atmosphère ;*

— *J'ai vu partir vers le camp des camions chargés de sacs et de bagages.*

NON, il n'est pas possible de bonne foi de nier le génocide nazi.

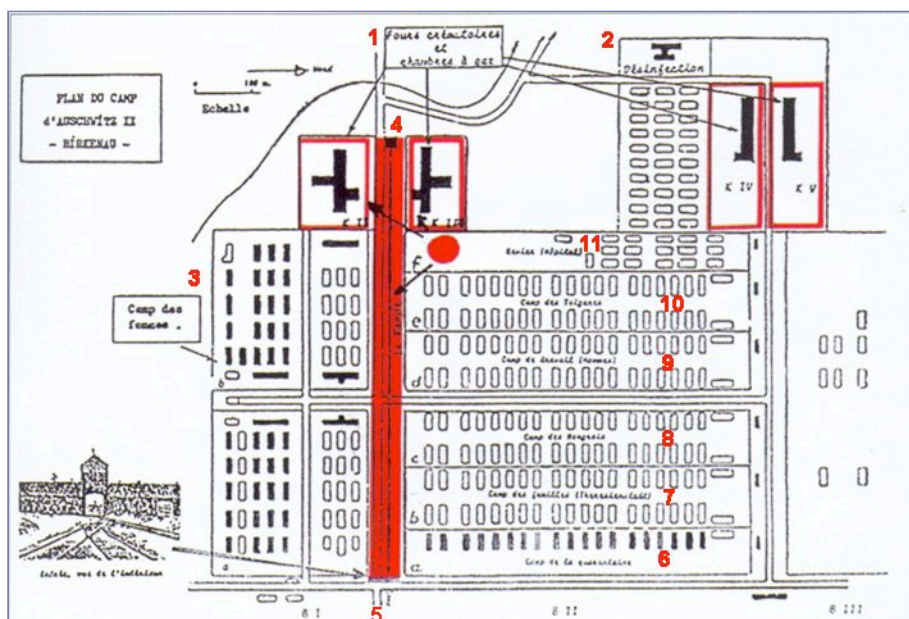
J'en rends un témoignage solennel.

Ce témoignage, je l'ai écrit en 1945 dans un livre, imprimé en 1946, intitulé : « Vivre c'est vaincre ».

Général ANDRÉ ROGERIE,

Membre du mouvement de Résistance « Ceux de la Libération ».

Déporté : à Buchenwald, à Dora, à Maidanek, à Auschwitz-Birkenau, à Gross-Rosen, à Nordhausen, à Dora (à nouveau), à Harzungen.



Plan du camp d'Auschwitz II - Birkenau.

- 1 : fours crématoires et chambres à gaz
- 2 : désinfection
- 3 : camp des femmes
- 4 : la rampe
- 5 : entrée (à gauche, vue de l'intérieur)
- 6 : camp de la quarantaine
- 7 : camp des familles
- 8 : camp des Hongrois
- 9 : camp de travail
- 10 : camp des Tsiganes
- 11 : hôpital

Le point rouge indique l'emplacement de la baraque où se trouvait André Rogerie

"Je dirigeai Auschwitz jusqu'au 1er décembre 1943, et estime qu'au moins deux millions cinq cent mille victimes furent exécutées et exterminées par les gaz, puis incinérées ; un demi million au moins moururent de faim ou de maladie, soit un chiffre total minimum de trois millions de morts. Ce qui représente environ 70 à 80% de tous les déportés envoyés à Auschwitz. Les autres furent sélectionnés et employés au travail forcé dans les industries dépendant du camp". (...)

"La solution finale de la question juive signifiait l'extermination de tous les Juifs d'Europe. En juin 1941, je reçus l'ordre d'organiser l'extermination à Auschwitz. J'avais visité Treblinka pour voir de quelle manière l'extermination s'y effectuait. Le commandant du camp me dit avoir liquidé 80 000 personnes en six mois. Il avait employé du gaz monoxyde et, à son avis, ces méthodes n'étaient pas très efficaces.

Nous apportâmes une amélioration par rapport à Treblinka en aménageant des chambres à gaz pouvant contenir deux mille personnes à la fois. Je me décidai à employer le Zyklon B, un acide prussique cristallisé, que nous introduisions dans la chambre à gaz par une petite fente. Il fallait trois à quinze minutes pour tuer les hommes se trouvant dans la chambre à gaz, selon les conditions climatiques. Nous constatons qu'ils étaient tous morts par le fait qu'ils cessaient de râler. Nous attendions d'habitude une demi-heure avant de rouvrir les portes pour enlever les cadavres. Notre commando spécial s'emparait des bagues et des dents en or.

A Auschwitz, nous nous efforçâmes de faire croire aux victimes qu'elles allaient subir une désinfection. Fréquemment, les femmes cachaient leurs enfants sous leurs vêtements, mais dès que nous les découvriions, nous envoyions ces enfants dans les chambres à gaz".

Déclaration de Rudolf Hoess au procès de Nuremberg Extrait de Rudolf HOESS, "Le commandant d'Auschwitz parle", PCM petite collection Maspero, 1979 (ou Julliard, 1959 ou Paris, La Découverte, 1995)

La mort dans les camps de concentration

L'univers concentrationnaire, dans lequel sont plongés les déportés juifs qui échappent au gazage au moment de leur arrivée, ne leur laisse qu'un sursis.

*"Nous voilà donc défigurées, déguisées, réduites à un numéro sur l'avant-bras, sans identité, sans passé ni avenir, projetées en une matinée du côté de l'enfer concentrationnaire."*⁵

La vie quotidienne est un cauchemar permanent : les appels sans fin, les coups, la faim, douze heures de travail, la promiscuité, épuisent les détenus qui meurent en grand nombre, rapidement remplacés par de nouveaux arrivants qui subissent le même sort.

L'extermination des détenus par le travail est une des modalités de l'Endlösung la « solution finale » décidée en janvier 1942, à la conférence de Wannsee ; mais elle concerne aussi les autres déportés, politiques, sociaux, homosexuels ...

En avril 1942, c'est l'ensemble des détenus des camps de concentration qui va être mis au travail jusqu'à « épuisement » (ordonnance de Pohl du 30 avril 1942 aux commandants des camps). Le 18 septembre, la notion d'«extermination par le travail» (Vernichtung durch Arbeit) est si bien adoptée dans l'ensemble du Reich qu'elle figure au titre II d'un protocole d'accord signé entre Himmler et le ministre de la Justice du Reich. Celui-ci s'engage à fournir à Himmler, pour l'extermination par le travail, tous les détenus de son ressort : prisonniers de droit commun, sociaux, juifs, tsiganes, russes, ukrainiens, polonais, tchèques et allemands.

Dès lors, dans les camps, il n'y a plus de limite au temps de travail, plus de pause ; la soupe de midi est souvent supprimée. En somme, note le Dr Lohéac, « un déporté doit non pas travailler ou mourir, mais travailler et mourir ». Le système exige un renouvellement sans fin de la main-d'œuvre. La police elle-même s'essouffle : le chef de la police chargé d'arrêter sans cesse de nouvelles catégories de personnes fait remarquer à Pohl dans une lettre du 31 décembre 1942 qu'en dépit des internements ordonnés « en nombre croissant ces derniers temps », et en raison de la « mortalité persistante et même croissante » dans les camps, il est « peu probable » qu'il puisse répondre à la demande d'« élévation de l'effectif total des détenus »

Anyse Postel Vinay et Jacques Prévotat : La déportation Editions du Seuil

⁵ Ida Grinspan et Bertrand Poirot-Delpech "J'ai pas pleuré" Robert Laffont, 2002 p. 72

Voici le récit d'une journée à Auschwitz de **Suzanne Birnbaum**⁶, couturière parisienne âgée de quarante ans.

"Le matin, à 3 h 30, réveil au coup de sifflet et à coups de bâton sur les jambes, par les stubowas. Pas le temps de se débarbouiller, d'ailleurs nous n'avons rien, ni savon, ni serviette. A 4 h 30, on avait le droit, si on savait se battre et un peu de chance aidant, à quelques gorgées d'eau tiède sale en guise de café. Et il fallait sortir vite, à grand renfort de coups de ceinture ou de bâton, et se placer dehors, en rangs, dans la file du commando choisi, le « 22 » ou les « pierres ».

Jusqu'à 5 h 30, nous attendions. Qu'il pleuve, qu'il neige ou qu'il vente, aucune importance, nous restions là, debout, en rangs.

A 5 h 30, le capo du commando venait nous chercher et nous nous acheminions vers la porte du camp au pas cadencé de «gauche, gauche, gauche, un, deux, trois, gauche, gauche, gauche », en mesure.

Pour le commando 22, c'est-à-dire les « marais », la capo était Lysel, une prostituée allemande.

A 6 heures, au chronomètre, nous devions passer la porte du camp, en musique.

Je n'ai jamais rien vu de plus grotesque. Imaginez un régiment de clochardes boitant, traînant leurs chaussures éculées, en loques, défilant au pas, devant les autorités allemandes en grande tenue et au son d'une marche entraînante, jouée par un orchestre de femmes.

En général, toujours en retard, nous courions comme des dératées dans la boue des chemins, et à dix mètres seulement de la musique, nous rectifiions la position et nous passions raides, la tête droite, les bras tendus sur la couture du pantalon.

Postées de chaque côté de la route, un peu avant et après, des femmes de la Police du camp inspectaient le défilé, car tout devait être en règle, les cheveux sous le foulard, aucun col relevé, pas de ceinture sur soi et la croix dans le dos bien marquée, sinon, schlague !

A notre passage sous la porte, deux S.S. allemands se détachaient d'un groupe, et, chiens en laisse, l'un nous précédait et l'autre nous suivait.

Cinq kilomètres de marche dans la boue et dans la neige, petit à petit, nous laissions tomber le " gauche, gauche " et nous nous tenions les bras deux par deux, ou trois, pour essayer de marcher malgré nos mauvaises chaussures. Mais sur les pierres et dans cette boue gluante, nous glissions quand même, nous dérapions et nous tombions, pour nous relever en vitesse car nous ne devions pour aucun motif déranger l'ordre des rangs sinon nous recevions une claque ou un coup de bâton.

Après une heure pénible, après avoir escaladé force fossés et talus, nous en avions déjà plein le dos et nous aurions voulu nous asseoir là et ne plus bouger. Mais pas du tout, nous arrivions seulement sur les lieux du travail, en plein marais et nous ne devions pas espérer une minute de repos jusqu'à l'appel du soir, vers 7 heures.

Rapidement, la capo nous séparait par groupes. Un premier groupe de prisonnières devait charger des tragues (caisses en bois portatives) avec de la boue et de la terre qu'une seconde équipe allait, en portant deux par deux ces tragues très lourds, déposer à deux cents mètres de là pour édifier un talus. Un troisième groupe attendait au talus et aplatissait en tapant avec de gros piliers de bois lourds la terre et la boue déposées là par les autres. D'ailleurs, dès qu'il pleuvait, boue et terre fichaient le camp et il ne restait pas plus de trace de talus que de beurre en branches.

Au départ, la Lysel (la capo) vérifiait si les tragues étaient bien remplis pour que nous soyons bien crevées en les portant.

Si, par malheur, c'était insuffisamment lourd, les femmes qui chargeaient les tragues et celles qui les portaient recevaient toutes un grand coup de bâton appliqué en pleine figure ou sur le crâne.

A deux cents mètres de là, une surveillante allemande prisonnière, prostituée également, attendait, bâton levé, menaçante, les tragues remplis à décharger. Il fallait marcher les unes derrière les autres sans s'arrêter, de la capo à la surveillante, et vite repartir de la surveillante à la capo. Elles trouvaient le moyen, pour toutes sortes de raisons, de vous appliquer à un bout comme à l'autre un coup sur la tête à chaque passage. Ça les amusait beaucoup. Petit à petit, elles avaient pris plaisir à nous frapper et ça leur était devenu indispensable.

Quelle journée ! Douze heures de marche forcée. Ployant sous les charges impossibles à porter, glissant, tombant frappées.

La capo était ce jour-là particulièrement déchaînée et nous sommes rentrées, après ce premier jour passé au marais, avec des plaies, des bosses, des marques bleues partout.

⁶ BIRNBAUM Suzanne "Une Française juive est revenue" Hérault-Éditions 1991 p. 38

Berthe, mon amie, reçut un coup tellement fort sur la bouche que, les lèvres en sang, elle les garda enflées pendant trois jours. Et je n'ai pas encore parlé du froid ! Les bâtons qui supportaient les tragues échappaient parfois à nos doigts transis que nous ne sentions plus. Nous faisons, dans une journée, trente kilomètres environ, chargées comme des mulets. A chaque pas, il fallait faire un effort pour pouvoir retirer le pied de quarante centimètres de boue et de neige. C'est long, douze heures.

A midi, nous avons une demi-heure pour manger la soupe, mais il était impossible de s'asseoir : il y avait de la neige et de la boue partout. Une gamelle pour deux. Un litre chacune à peu près, heureusement assez chaude et plus épaisse qu'en quarantaine. Mais souvent, il neigeait et elle refroidissait vite. C'était le seul moment impatiemment attendu de toute la journée.

A peine ce repas fini, nous reprenions la file des tragues et nous repartions l'une derrière l'autre, toujours tournant en rond. Nous étions épuisées, nos jambes ne nous portaient plus, nos mains étaient douloureuses ainsi que le dos et les reins.

Mais il fallait marcher, encore marcher, pendant des heures.

On n'arrêtait qu'à 4 h 30. Rassemblement. On nous comptait et en rangs, nous repartions pour le camp. De nouveau six kilomètres à faire, et il fallait se presser pour arriver à l'heure à l'appel. Mais nous n'en pouvions plus. Si nous devons faire cela chaque jour, pensions-nous, personne ne tiendra, c'est au-dessus des forces humaines.

J'étais, ce premier jour, incapable de rentrer par mes propres moyens.

Pendant les six kilomètres du retour, j'ai été presque portée par deux jeunes sœurs : Michèle et Janine, dix-huit et vingt ans qui eurent pitié de moi et me soutinrent tout le temps. Je marchais pliée en deux, je ne pouvais plus tenir debout.

Je garderai toujours le souvenir de ces deux petites, jolies, bonnes, et charitables, qui eurent la volonté et le courage de tenir le plus longtemps qu'elles purent dans ce commando de la mort et qui, épuisées, amaigries, moururent gazées à deux mois d'intervalle.

Tous les quinze jours, il fallait renouveler, remplacer les manquantes, car les trois-quarts des femmes mouraient.[..]

Après cette marche pour rentrer au camp, la journée n'était pas finie. Il fallait encore rester debout une heure, parfois deux heures, pour l'appel du soir.

Mais dans quel état étions-nous ! En loques, boueuses, les pieds en sang, gelées, la figure et le dos labourés de coups. Et désespérées jusqu'au plus profond de notre être, désespérées, dégoûtées, mourantes de fatigue et de froid.

Enfin vers 7 h 30, nous rentrions au bloc. Nous étions debout depuis 3 h 30 du matin. Seize heures sans s'asseoir une minute, sans se reposer un seul instant."

Périodiquement, les détenu(e)s que la faim, les maladies, les coups, l'épuisement rendent incapables de travailler sont assassinés dans les chambres à gaz à la suite de "sélections" opérées par un médecin. Voici le récit d'une sélection vécue par **Nadine Heftler**, jeune lyonnaise de 15 ans.

"Lorsque nous pénétrons enfin dans le fameux bâtiment, c'est pour apprendre de façon certaine que le grand « médecin SS », le terrible et trop célèbre Mengele, effectue une sélection entre celles qui partiront en transport et celles qui resteront. Mais que fera-t-on de ces dernières ? On ne peut pourtant pas toutes les gazer ! Quant à les livrer aux Russes, cela paraît peu vraisemblable.

Nous devons passer en marchant lentement devant le « médecin », agent de la mort. Pour ma part, je suis assez handicapée, mon genou me force à boiter. Je ferai mon possible pour l'éviter, mais ce ne sera pas facile. J'ai aussi trois ou quatre plaies aux jambes qui n'ont pas bon aspect. Et mon état de maigreur est si épouvantable que j'ai un creux à la place du ventre, je n'ai plus de postérieur au point que la position assise me fait souffrir. J'essaye de me comparer à mes camarades et bien que je ne puisse pas me voir entièrement, il me semble que je suis encore plus maigre qu'elles. A toutes fins utiles, je me retiens d'uriner, je gagnerai peut-être ainsi quelques centimètres ! [...]

Mon tour arrive : plus que deux personnes et c'est moi. Nous nous succédons sans arrêt devant le « médecin », espacées de quatre à cinq mètres. S'il prend votre numéro et qu'il vous envoie à gauche, il paraît que c'est mauvais signe. S'il vous laisse passer, c'est au contraire bon signe. Je marche d'un air assuré, il me semble que je ne boite pas, ça va !

Mais, tout à coup, je vois le doigt du Polonais⁷ qui, prenant des proportions énormes, m'indique impérativement d'aller vers la gauche ! J'obéis automatiquement, une femme s'empresse de prendre mon numéro, je me laisse faire, suffoquée.

⁷ Mengele le médecin SS était accompagné d'un assistant polonais.

Et me voilà aussitôt parquée dans la salle même du sauna, à l'intérieur de barrières en bois. Cela s'est fait si rapidement, avant même que j'aie eu le temps de pousser un soupir ! Nous sommes là une centaine de femmes, toute petite minorité en comparaison des autres qu'on a laissées passer. Ces femmes sont vieilles (il n'y avait pas eu de sélection à l'arrivée à Birkenau du dernier transport, ce fameux transport provenant de France, ou du moins avait-elle été beaucoup moins sévère, et c'est ce qui avait permis à ces vieilles femmes d'entrer au camp). Elles sont complètement décharnées, elles ont presque toutes les cheveux blancs, beaucoup ont l'air très malades et sont de véritables loques.⁸

Des expériences médicales diverses ont lieu dans le camp. Des produits pharmaceutiques sont "testés" sur des lots de prisonniers achetés par les grandes firmes ; les médecins SS expérimentent des méthodes destinées à stériliser les femmes, pratiquent des expériences sur les nains et les jumeaux. Quelle gloire cela aurait été pour ces médecins s'ils avaient réussi à multiplier le nombre des jumeaux dans la race des seigneurs et, à faire des autres, des sous races de nains !

Les bébés qui naissent dans le camp sont laissés sans soin ou assassinés avec leur mère pour les "besoins" de la science nazie.

Lorsque l'avance russe oblige les SS à évacuer le camp, c'est dans de véritables "marches de la mort" que sont entraînés les Déportés.

Voici le témoignage de **Raphaël Esrail**, étudiant à l'Ecole Centrale de Lyon, résistant⁹ :

"Il faisait une nuit exceptionnellement claire, le temps était glacial, entre -20 et -25 degrés. Nous commençâmes à marcher. Sur les bas-côtés de la route on voyait des hommes gelés, des chevaux sur le dos avec les jambes en l'air, des charrettes... Nous marchions.

Le souvenir d'un poème de Victor Hugo surgissait de ma mémoire :

Il neigeait, il neigeait toujours ! la froide bise

Sifflait ; sur le verglas, dans des lieux inconnus,

On n'avait pas de pain et l'on allait pieds nus.

C'était tout à fait ça ! Nous faisons la Retraite de Russie, mais, cette fois, ce sont les Allemands qui fuyaient devant l'avance des Russes.

La plupart des camarades avaient des chaussures avec des semelles de bois, des chaussures rigides avec des tiges en toile clouées sur le bois. Petit à petit, les tiges se séparaient de la semelle et les camarades devaient marcher pieds nus sur la glace. Alors, certains déchiraient des couvertures pour en envelopper leurs pieds ; ils continuaient à marcher. Le froid et le gel envahissaient d'abord les pieds, puis gagnaient les jambes.

Les camarades tombaient. Ils tombaient sur les genoux comme s'ils faisaient leur prière, complètement gelés. Rattrapés par la fin de la colonne, ils étaient abattus d'une balle dans la tête.

J'étais dans un petit groupe de Français, nous avons marché ensemble comme des automates, toute la nuit. Nous essayions de dormir en marchant.

Arrivés, au milieu de la journée suivante, dans une très grande ferme, nous pûmes nous étendre un peu. Certains camarades qui avaient des chaussures comme les miennes, qui n'étaient pas habitués à la marche et qui avaient les pieds blessés, quittèrent leurs chaussures. Ils ne purent les remettre... ils furent abattus.

La colonne repartit.

Nous avons marché jusqu'à la gare de Gleiwitz. Trois longs jours et trois longues nuits de marche ».

L'évacuation a continué en wagons découverts où les camarades de Raphaël Esrail mouraient de froid ; puis en wagons fermés, où, privés d'eau et de nourriture pendant sept jours, ils furent décimés par la soif et la faim, avant d'atteindre Dachau ravagé par une épidémie de typhus.

Perspectives pour l'illustration :

- *Assassinat en URSS d'une des centaines de milliers de victimes des Einsatzgruppen*
- *Transport des cadavres de la chambre à gaz au four crématoire par des membres du Sonderkommando Dessin de David Olère.*
- *Destruction des cadavres dans des fosses en plein air Photo prise clandestinement par un membre du Sonderkommando.*
- *Départ au travail*
- *Kapo frappant un déporté*
- *Birkenau : Travaux de terrassement photographiés par un SS non identifié*

⁸ Ce groupe a finalement échappé à la chambre à gaz.

⁹ Extrait de son intervention au Colloque du Cercle d'Etude de la Déportation et de la Shoah "Auschwitz, Mémoire Histoire et transmission" Toulouse 18 janvier 2005.

Un massacre à l'échelle de l'espace européen

Acharnement unique dans l'Histoire, les juifs ont été traqués dans toute l'Europe et acheminés, dans des conditions épouvantables, jusqu'en Pologne occupée

Le nombre des victimes par pays s'établit ainsi :

Pologne	Jusqu'à 3 000 000
URSS	plus de 700 000
Roumanie	270 000
Tchécoslovaquie	260 000
Hongrie plus de	180 000
Lituanie	jusqu'à 130 000
Allemagne	plus de 120 000
Pays-Bas	plus de 100 000
France	75 000
Lettonie	70 000
Yougoslavie	60 000
Grèce	60 000
Autriche	plus de 50 000
Belgique	24 000
Italie (Rhodes inclus)	9 000
Estonie	2 000
Norvège moins de	1 000
Luxembourg moins de	1 000
Dantzig moins de	1 000

D'après Anne Grynberg
"La Shoah l'impossible oubli"



Localités d'où partaient les convois de prisonniers pour Auschwitz

Pour la France, l'historien Serge Klarsfeld donne avec une grande précision la chronologie de la déportation et la liste des victimes.

AU TOTAL

75721 déportés dont 2,7% d'enfants de moins de six ans (2044) et 11,6 % d'enfants de six à dix-sept ans (8780), au total près de 11000 enfants.

Plus de 9700 déportés avaient plus de soixante ans.

Près de 43000 déportés sur 73 853 ont été immédiatement gazés.

2566 survivants en 1945, soit environ 3 % des déportés ; moins d'un millier d'entre eux survivraient actuellement.

Avec les 3 000 morts dans les camps avant la déportation et le millier d'exécutions de juifs, le bilan de la « solution finale » en France atteint 80 000 victimes.

[Nationalités : ont été déportés depuis la France des juifs polonais] (environ 26 000), des Français (24 000, dont plus de 7000 sont des enfants nés en France de parents étrangers), Allemands (7000), Russes (4500), Roumains (3300), Autrichiens (2500), Grecs (1500), Turcs (1300), Hongrois (1200).

Au moins 85 % des juifs déportés de France ont été arrêtés par les forces de police françaises.

SERGE KLARSFELD 11 mai 1985.

dans "Le Monde dossiers et documents" mai 1987

Le transfert se fit dans des conditions épouvantables :

Voici le récit du "voyage" de Jules Faizaing, jeune juif venu d'Anvers.

"Le troisième jour à DRANCY, il était à peine sept heures du matin quand j'ai entendu appeler mon nom, avec ces terribles mots impératifs : «Prends ton bagage et descends dans la cour». D'habitude les noms des personnes désignées pour la déportation étaient lus la veille, et ceux qui avaient ainsi été nommés devaient se retrouver dans cette cour le lendemain dès six heures du matin.

Je me suis rendu à l'endroit du rassemblement et là, j'ai vu une dizaine d'autres jeunes avec baluchons et valises s'avancer comme moi vers les tables, où des jeunes filles nous posaient des questions concernant notre identité et inscrivaient scrupuleusement nos réponses sur des registres. Ensuite, c'était la fouille. Des gendarmes français visitaient nos pauvres bagages. Par terre près des tables, gisaient des tas d'objets retirés des baluchons de ceux qui étaient passés là avant nous le matin. «Donne ta montre» ai-je entendu dire par un des gendarmes. «De toute façon, les Allemands te la prendront» me dit un autre gendarme en voyant ma réticence à me séparer de cette montre, cadeau de Bar Mitzva -majorité religieuse pour les Juifs- offert par mes parents.

Une fois ces contrôles passés, les gendarmes nous ont fait courir jusqu'à l'entrée du camp. Un camion attendait devant le portail entouré de barbelés. Nous n'étions qu'une dizaine et devions en fait compléter le convoi en attente à la gare du Bourget-Drancy, avec sa file de wagons à bestiaux bourrés de Juifs de tous âges.

Plus tard, j'ai appris que notre convoi, parti le 28 août 1942 de Drancy, était le 25ème. Donc vingt-quatre convois comme le nôtre nous avaient déjà précédés, de mille Juifs au moins chacun. Cinquante deux autres convois devaient prendre par la suite le même chemin.

J'ai été hissé et projeté dans l'avant-dernier wagon du convoi. Les portes coulissantes ont été verrouillées derrière moi et je me suis retrouvé dans le noir absolu, la sensation a été terrible. Pressé contre des corps de toutes parts, j'ai senti une odeur forte, mélange d'urine et de sueur; j'ai entendu des lamentations, des pleurs et des cris. Petit à petit mes yeux se sont habitués à l'obscurité et j'ai vu des hommes, des femmes, des enfants en pleurs qui demandaient à boire. Aux deux extrémités du wagon, il y avait deux seaux, l'un avec de l'eau et l'autre pour les besoins. Un vieillard passa un gobelet d'eau pour calmer les cris des enfants. Mais aussitôt des protestations se firent entendre pour nous mettre en garde: «Le voyage peut durer quelques jours, en conséquence il faut rationner l'eau ». [...]

Au bout de quelques heures, notre convoi n'avait pas beaucoup avancé, nous ne roulions pas vite et nous étions souvent arrêtés. Dans l'après-midi, la chaleur a commencé à devenir insupportable et la réserve d'eau était épuisée. Les appels à travers les lucarnes :«De l'eau, de l'eau» devenaient des cris épouvantables. Cependant, peu à peu, beaucoup n'avaient plus la force de crier. Au bout d'un moment, je ne me rappelle pas comment cela s'est produit, je suis tombé sur les autres. Je me suis endormi de fatigue.

Lorsque je me suis réveillé, j'ai pu voir à travers les fentes entre les planches du wagon qu'il faisait à nouveau jour. Toute la journée fut ponctuée de soupirs et de plaintes, mais de plus en plus des appels à boire se faisaient entendre !

Le soir, après avoir roulé très doucement un long moment, le convoi s'est arrêté. Les personnes près de la lucarne disaient voir une gare tout près. «Metz» entendais-je crier par un homme qui avait vu l'écriteau au loin. «Metz», ce nom revenait dans différentes bouches. Dans le wagon c'était la stupeur. Après tant d'heures de voyage, nous n'étions donc qu'à Metz ! Je me suis poussé vers la lucarne et en approchant ma joue du fil de fer barbelé, j'ai vu à environ cent mètres le quai de la gare. Au milieu, des tables étaient mises, avec de la nourriture et des cruches de boisson. Aussitôt, en chœur nous avons appelé : «De l'eau ! de l'eau !» Autour des tables se tenaient des femmes en blouse blanche avec des bonnets de la Croix-Rouge. Comme elles ne réagissaient pas, une mère tenant son enfant évanoui dans les bras nous a fait remarquer que ces femmes étaient peut-être de la Croix - Rouge allemande. Les cris se sont alors transformés en : «Wasser ! Wasser !». Mais brusquement une crosse de fusil est venue s'abattre contre la lucarne, avec une telle force, et de façon si inattendue, que le silence s'est fait immédiatement. Des suffocations apparurent petit à petit, puis des pleurs sans larmes. A partir de ce moment j'ai eu très peur, j'ai pris conscience que quelque chose de très grave nous attendait. Le convoi s'est remis en route et quand nous sommes lentement passés devant les tables de la Croix-Rouge, les femmes en blouse blanche ont fait semblant de ne pas nous voir, comme si de rien n'était.

Très tôt, le matin du quatrième jour, le train s'est arrêté. Puis, pour la première fois depuis notre départ, nous avons entendu les portes coulissantes s'ouvrir. La nôtre s'est ouverte avec un grand fracas, et une lumière éblouissante nous a aveuglés. Nous étions à Cosel, en Pologne."

- Les massacres, les traitements inhumains imposés aux détenus par les Allemands font partie des éléments constitutifs d'un génocide (voir encadré)

CRIME DE GENOCIDE

La notion de crime de génocide a été pour la première fois explicitée dans un texte à portée internationale à l'issue du procès de Nuremberg en 1946. L'acte d'accusation des grands criminels de guerre allemands précisait en effet qu'ils s'étaient livrés "...au **génocide** délibéré et systématique, c'est-à-dire à l'extermination de groupes raciaux et nationaux parmi la population civile de certains territoires occupés, afin de détruire des races ou classes déterminées de populations, et de groupes nationaux, raciaux ou religieux...".

La définition a ensuite été formalisée juridiquement dans la Convention pour la prévention et la répression du crime de génocide du 9 décembre 1948, définition qui a été reprise mot à mot, dans les statuts des Tribunaux pénaux internationaux pour la Yougoslavie et le Rwanda et dans l'article 6 du Statut de Rome.

Dans ces textes, il est précisé que "le génocide s'entend de l'un quelconque des actes ci-après, commis dans l'intention de détruire, en tout ou en partie, un groupe national, ethnique, racial ou religieux, comme tel : meurtre de membres du groupe ; atteinte grave à l'intégrité physique ou mentale de membres du groupe; soumission intentionnelle du groupe à des conditions d'existence devant entraîner sa destruction physique totale ou partielle ; mesures visant à entraver les naissances au sein du groupe ; transfert forcé d'enfants du groupe à un autre groupe."

*Mémoire des victimes,
dans le camp
d'Auschwitz Birkenau*



Shoah signifie catastrophe en hébreu

Certains professeurs et les programmes d'histoire évitent le mot Shoah, le considérant comme "communautariste" et lui préfèrent "extermination des juifs."

- Le mot extermination, a l'inconvénient d'appartenir au vocabulaire nazi. Dans notre langue le mot extermination s'appliquait plutôt aux rats qu'à des humains, à la limite à des ennemis dans une guerre et non à des individus désignés comme tels parce que culturellement différents.

- Génocide est un terme juridique général.

- Holocauste : un mot du vocabulaire religieux. Un holocauste est un sacrifice, rien de commun avec les mobiles des crimes nazis.

Alors pourquoi le mot Shoah ? Parce que les déportés rescapés souhaitent nous voir utiliser ce mot de mémoire, fédérateur de victimes qui avaient en commun le fait d'être juifs.

Perspectives pour l'illustration :

- *Wagon du Souvenir à Drancy* : Jusqu'à cent personnes étaient entassés dans un tel wagon à bestiaux pour un voyage de trois ou quatre jours.

- *Arrivée à Birkenau*

- *Janvier 2005, familles à la recherche de leurs proches morts en déportation sur le Mur des Noms au Mémorial de la Shoah 17 rue Geoffroy l'Asnier Paris 75004*

LES AUTEURS, LES RESPONSABLES DE LA SHOAH

Les responsables du génocide ont été identifiés, grâce aux archives, grâce aux témoignages, grâce aux interrogatoires de ceux qui ont été arrêtés et jugés. Beaucoup ont échappé à la justice.

Hitler

Reichsführer, il a ordonné le génocide.

L'élimination des juifs était l'un des thèmes centraux de son programme : à la fin de 1941, les victimes des violences nazies se comptaient déjà par centaines de milliers mais, jusque là, Hitler semble avoir hésité sur les moyens de cette élimination : expulsion, ou installation dans des "réserves", ou meurtres de masse¹⁰.

La décision d'assassiner systématiquement les juifs d'Europe aurait été prise par Hitler à la fin de 1941. Le 12 décembre, Hitler devant une cinquantaine de dirigeants nazis, a fait part de sa décision de faire "table rase de la question juive". Le 18 décembre, il explique à Himmler que les juifs doivent être traités comme "des partisans ennemis du Reich". C'est à dire à exécuter sans jugement.

Le 20 janvier 1942, à la **conférence de Wannsee** (du nom d'un faubourg de Berlin) devant cinquante responsables nazis, Heydrich, adjoint de Himmler chef des SS., déclare¹¹:

"Dans le cadre de la Solution finale du problème, les juifs doivent être transférés sous bonne escorte à l'Est et y être affectés au service du travail. Formés en colonnes de travail, les juifs valides, hommes d'un côté, femmes de l'autre, seront amenés dans ces territoires pour construire des routes ; il va sans dire qu'une grande partie d'entre eux s'éliminera tout naturellement par son état de déficience physique. Le résidu qui subsisterait en fin de compte – et qu'il faut considérer comme la partie la plus résistante – devra être traité en conséquence. "

La conférence de Wannsee prévoit la déportation de 11 millions de juifs d'Europe, le travail forcé jusqu'à la mort et le "traitement spécial" des survivants ; elle est considérée par les historiens comme l'annonce officielle du génocide à ses organisateurs.

Elle n'est pas le point de départ de l'extermination, mais de l'organisation scientifique et rationnelle d'une mise à mort programmée.

Les propagandistes de l'idéologie nazie et l'entourage de Hitler

Les dignitaires nazis : Goebbels, responsable de la propagande, Goering, second d'Hitler, von Ribbentrop, ministre des affaires étrangères, Rosenberg ministre des territoires de l'Est, Frank gouverneur général de la Pologne, Frick, ministre de l'intérieur, Streicher, directeur de l'hebdomadaire antisémite Der Stürmer, les généraux Keitel et Yodl, sont les complices les plus proches de Hitler. Le tribunal de Nuremberg en 1946 a condamné à mort ceux d'entre eux qui ont pu être jugés.

Les organisateurs du massacre

Les hommes chargés de la mise en œuvre de la Solution "finale" furent Himmler, chef de la SS, directement responsable devant Hitler, et ses principaux adjoints Heydrich, Eichmann, Pohl.

Les archives nazies permettent de suivre les réunions auxquelles ils ont participé, et de déterminer leur rôle précis dans la construction des camps et des chambres à gaz, dans la traque et la déportation des juifs de toute l'Europe, dans le fonctionnement des centres de mise à mort et des camps de concentration.

¹⁰ Ainsi, la bureaucratie allemande a-t-elle travaillé longtemps sur un projet d'envoi à Madagascar des Juifs allemands.

¹¹ Nous disposons du procès verbal de la réunion

Les exécutants allemands

Les historiens¹² estiment à 100 000 les Allemands qui ont participé activement et en toute connaissance de cause au programme de destruction des Juifs.

A leur tête figurent les commandants des camps, dont le célèbre Hoess à Auschwitz, mais aussi les médecins comme Menguele ou Thilo¹³. La liste complète des SS, policiers de la Gestapo, Kapos, civils des usines liées aux camps de concentration, n'a jamais pu être complètement établie¹⁴.

Nous verrons ci-dessous, que les historiens débattent toujours de leurs motivations.

Perspectives pour l'illustration :

- *Tribunal de Nuremberg* (novembre 1945 – Octobre 1946):

De gauche à droite, au dessus des assesseurs, au premier rang : Goering, Hess, von Ribbentrop, Keitel, Katelbrunner, Rosenberg, Franck, Frick, Streicher, Funk et Shacht.

Au deuxième rang : Doenitz, Raeder, von Shirach, Sauckel, Jodl, von Papen, Sess-Inquart, Speer, von Neurath et Fritsche

- *Adolph Eichman à Jérusalem*, dans une cage de verre afin que son procès aille jusqu'au bout, en 1961

- *Complicités françaises* : silhouette d'un gendarme français gardant les détenus du camp d'internement de Pithiviers (Loiret) qui fut une antichambre d'Auschwitz. Cette photo a entraîné la censure, par le gouvernement français, du film "Nuit et brouillard" en 1955

- *Arrivée d'enfants à Drancy* Dessin de Georges Horan

Les complices étrangers

Dans tous les pays de l'Europe occupée, des "collaborateurs", admirateurs du nazisme, ont participé au génocide : complices actifs, qui savaient quel sort était réservé aux Juifs livrés aux Allemands et ont donné l'ordre à leurs subalternes de les arrêter.

En France, Pierre Laval, chef du gouvernement, est le symbole de cette complicité. (voir encadré) . Après la rafle du Vel d'hiv, à Paris, en juillet 1942, il a demandé aux Allemands de déporter les enfants arrêtés.

Malgré leurs dénégations, on ne peut croire que des fonctionnaires de haut niveau aient pu douter du sort de vieillards et d'enfants, envoyés en Allemagne "pour travailler", alors que les nazis annonçaient leur désir de les éliminer depuis 1933¹⁵.

Note au sujet de la déportation des Juifs de la zone occupée

Paris le 4 septembre 1942

Au cours de l'entretien qui a eu lieu le 29 entre Oberg¹ et Laval, le Président a indiqué que les diplomates étrangers lui ont, à plusieurs reprises, posé la question de savoir pour quelle destination étaient acheminés les transports des Juifs livrés aux Autorités d'occupation.

Il répondait qu'en principe, on les emmenait dans la partie sud de la Pologne.

Il demande maintenant de lui indiquer la façon de répondre, afin d'éviter une divergence avec les renseignements donnés par nous.

Il a été convenu que le Président Laval communique, en réponse à de telles questions, que les Juifs transférés de la zone non occupée aux Autorités d'occupation sont transportés pour être employés au travail dans le Gouvernement général.

Signé : Hagen, chef supérieur des SS et de la Police du commandement militaire en France.

Cité par Serge KLARSFELD dans : Vichy - Auschwitz.

Le rôle de Vichy dans la solution finale de la question juive en France, 1942, Fayard, 1983.

1. Officier supérieur des SS en France.

¹² cf. "BURIN Philippe " Les Allemands, un peuple de bourreaux ? Les collections de l'Histoire n°3 1998

¹³ cf ci dessus le témoignage d'André Rogerie

¹⁴ Que penser de Werner von Braun, héros américain de la conquête de l'espace, qui sous l'uniforme d'officier SS, a parfaitement su dans quelles conditions se trouvaient les déportés de Dora, un des camps de concentration les plus meurtriers, où se construisaient les fusées V2?

¹⁵ Le procès de Maurice Papon l'a démontré.

Ce témoignage relate la déportation d'enfants juifs depuis Drancy, dans la région parisienne.

LES ENFANTS DE LA RAFLE DU VEL'D'HIV

Extraits du témoignage en 1946, de Georges Wellers : ancien interné et déporté, témoin de l'arrivée à Drancy, en août 1942, des enfants arrêtés les 16 et 17 juillet 1942, lors de la rafle du Vel'd'Hiv'.

"Dans la deuxième moitié du mois d'août on amena à Drancy 4000 enfants sans parents. Ces enfants avaient été arrêtés avec leurs parents le 16 juillet. Deux jours plus tard, les parents et les enfants furent envoyés de Paris au camp de Pithiviers et on renvoya les enfants par groupe de 1000 mêlés à 200 grandes personnes étrangères à Drancy.

Ces enfants étaient âgés de deux à douze ans. On les déchargea des autobus au milieu de la cour comme de petites bestioles. [...] Les tout-petits ne connaissaient souvent pas leur nom, alors on interrogeait les camarades, qui donnaient quelques renseignements. Les noms et prénoms ainsi établis étaient inscrits sur un petit médaillon de bois, qu'on accrochait au cou de l'enfant. Parfois, quelques heures après, on voyait un petit garçon portant un médaillon avec le prénom de Jacqueline ou de Monique. Les enfants jouaient avec les médaillons et se les échangeaient entre eux.

Chaque nuit, de l'autre côté du camp, on entendait sans interruption les pleurs des enfants désespérés et, de temps en temps, les appels et les cris aigus des enfants qui ne se possédaient plus.

Ils ne restèrent pas longtemps à Drancy. Deux ou trois jours après leur arrivée, la moitié des enfants quittait le camp, en déportation, mêlés à 500 grandes personnes étrangères. Deux jours plus tard, c'était le tour de la seconde moitié. La veille de la déportation, les enfants passèrent par la fouille, comme tout le monde. Les garçons et fillettes de deux ou trois ans entraient avec leur petit paquet dans la baraque de la fouille où les inspecteurs de la PQJ¹ fouillaient soigneusement les bagages et les faisaient ressortir avec leurs objets défaits. On installa près de la porte de sortie une table où toute la journée, des hommes volontaires refaisaient tant bien que mal les paquets des enfants. Les petites broches, les boucles d'oreilles et les petits bracelets des fillettes étaient confisqués par les PQJ. Un jour, une fillette de dix ans sortit de la baraque avec une oreille sanglante parce que le fouilleur lui avait arraché la boucle d'oreille, que, dans sa terreur, elle n'arrivait pas à enlever assez rapidement.

Le jour de la déportation, les enfants étaient réveillés à cinq heures du matin, et on les habillait dans la demi-obscurité. Il faisait souvent frais à cinq heures du matin, presque tous les enfants descendaient dans la cour très légèrement vêtus. Réveillés brusquement dans la nuit, morts de sommeil, les petits commençaient à pleurer, petit à petit, les autres les imitaient. Ils ne voulaient pas descendre dans la cour, se débattaient, ne se laissaient pas habiller. Il arrivait parfois que toute la chambrée de 100 enfants, comme pris de panique et d'affolement invincibles n'écoutaient plus les paroles d'apaisement des grandes personnes incapables de les faire descendre : alors on appelait les gendarmes qui descendaient sur leurs bras les enfants hurlant de terreur.

Dans la cour, ils attendaient leur tour d'être appelés, souvent répondant mal à l'appel de leur nom ; les aînés tenaient à la main les petits et ne les lâchaient pas. Dans chaque convoi, il y avait un certain nombre d'enfants qu'on ajoutait pour terminer : c'étaient ceux dont les noms étaient inconnus. Ces derniers étaient marqués sur la liste par des points d'interrogation. Cela n'avait pas beaucoup d'importance : il est douteux que la moitié des malheureux bambins ait pu supporter le voyage, et les survivants étaient sans doute détruits dès leur arrivée.

Ainsi il a été déporté de Drancy en deux semaines 1000 enfants sans parents. Cela se passait dans la seconde moitié du mois d'août 1942.

Cité dans *Historiens-Géographes*. n°273 de mai-juin 1979 pp.632-633
et dans *Drancy l'antichambre d'Auschwitz 1941-1944* brochure réalisée en 1999 par la Commission
"Histoire" de l'Amicale des déportés d'Auschwitz, 73 avenue Parmentier 75011Paris

PQJ : Police des Questions Juives

POURQUOI CETTE HISTOIRE NOUS CONCERNE T-ELLE TOUS ?

Toutes les victimes de massacres de masse méritent autant d'attention, quelles que soient leurs origines géographiques, culturelles ou religieuses. Il est évident qu'il n'y a pas un génocide "pire" qu'un autre !

L'intérêt de certains événements historiques ne s'arrête pas aux limites d'une nation, d'un peuple, des fidèles d'une religion, d'une communauté. La Shoah n'est pas seulement l'Histoire des juifs. Pas plus que celle de la découverte de la relativité par Einstein. Pas plus que la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb n'est l'Histoire des seuls Génois ou Espagnols, celle du zéro une Histoire d'Arabes

...
Alors pourquoi étudier ce génocide plus longuement qu'un autre, parmi ceux qui ont ponctué l'histoire de l'Humanité, extermination des Indiens d'Amérique par les colons européens, des Arméniens par les Turcs, des Ukrainiens par la collectivisation stalinienne, des Cambodgiens par les Khmers rouges? ...

Parce que l'univers concentrationnaire et l'extermination des Juifs et des Tsiganes se sont organisés dans le système social technique industriel et dans la rationalité d'un monde moderne qui reste le nôtre, parce qu'ils constituent une synthèse unique des différents éléments que l'on trouve dans les autres génocides.

L'histoire de la Déportation et de la Shoah, est la révélation des potentialités criminelles d'une société qui est très proche de la nôtre. Son étude peut donc aider chacun de nous à se protéger des tentations totalitaires et racistes.

Elle pose une série de questions, qu'on ne doit, ni nier ni refouler, sur une période qui a vu la défaite de nos valeurs.

*Transmission de la mémoire des rescapés. Auschwitz, Mur des fusillés, block 11 .
Raphaël Esrail, secrétaire général de l'Union des déportés d'Auschwitz, témoigne devant des lycéens.*



Les rescapés des camps de concentration et les anciens résistants qui témoignent dans les classes ne sollicitent pas compassion ou reconnaissance de leur sacrifices, ils souhaitent que leur mémoire prépare un avenir meilleur.

Écoutons Sam Braun, rescapé d'Auschwitz :

" Tout d'abord, et c'est pour moi un des points essentiels car il nous concerne tous, et les enfants au premier chef, je leur explique que nos bourreaux étaient des hommes ordinaires, comme nous le sommes nous-mêmes. Ils n'étaient pas génétiquement programmés pour faire tout ce qu'ils ont fait. Tous les hommes ordinaires, s'ils se laissent entraîner, embrigader, par une idéologie d'exclusion et de rejet de l'autre, par des théories qui prônent l'élimination physique de tous ceux qui ne leur ressemblent pas, peuvent devenir des bourreaux si les théoriciens de telles idéologies savent flatter leur ego et grandir à leurs yeux leur petitesse. Ils devenaient alors des tueurs qui accomplissaient, du mieux qu'ils le pouvaient ce qu'ils considéraient comme un travail. Car pour eux c'était un travail que tuer dans la journée, sans aucun état d'âme et sans retenue, comme on tue des insectes ou des bêtes nuisibles, des centaines de personnes sans qu'ils s'émeuvent devant des pleurs d'enfants, sans qu'ils faiblissent devant la détresse des parents dont ils massacraient la famille.

Les hommes étant tout à la fois ombre et lumière, le travail que tous les êtres humains doivent accomplir tous les jours, inlassablement, sur eux-mêmes est de développer la lumière qui est en eux au détriment de l'ombre qu'ils doivent apprendre, peu à peu, à effacer.

Développer cette lumière c'est surtout donner à l'Autre, à tous les autres, plus d'importance qu'à nous-mêmes et c'est avoir pour tous les hommes, seraient-ils nos ennemis, le respect de leur dignité. Cela nous l'avons appris là-bas.

Je commente alors aux enfants une pensée d'Amin Maalouf qui me revient souvent à l'esprit: « Lorsque la foi devient haine, bénis soient ceux qui doutent. » Méfions-nous des certitudes dont l'exacerbation mène au fanatisme et à tous les excès comme ceux qui, en 1942, à Wannsee, dans la banlieue de Berlin, ont défini les bases de la Solution finale, c'est-à-dire l'assassinat programmé de 11 millions de Juifs.

La vie concentrationnaire nous a appris aussi, et nous devons transmettre cela aux enfants comme une espèce de règle de vie, que tous les hommes devraient être solidaires les uns des autres et se sentir concernés par toutes les injustices qui arrivent à l'un d'entre eux. Un professeur disait, en Afrique noire, à ses élèves africains : « Quand on dit du mal des Juifs, dressez l'oreille, mes enfants, on parle de vous ». Et lorsqu'en 1968, à Paris, les étudiants luttant contre les mouvements d'extrême droite qui stigmatisaient l'origine allemande de certains de leurs leaders juifs, lorsque ces étudiants scandaient dans les rues : « nous sommes tous des juifs allemands », ne disaient-ils pas alors la même chose que ce professeur à ses élèves africains ? (...)

Nous avons aussi appris dans tous les camps d'extermination, ce que vous me permettrez de nommer une vertu, nous avons appris l'espérance et l'amour de la vie, l'espérance qui nous a permis de survivre au cauchemar, l'espérance d'être vivant, encore, une heure de plus, l'espérance de voir le lendemain le soleil se lever, l'espérance de vivre le jour où les armées alliées apportant notre libération, vaincront la barbarie nazie. "

Extraits de l'allocution prononcée devant l'Assemblée générale du Cercle d'Etude de la Déportation et de la Shoah Amicale d'Auschwitz Octobre 2005



Marcel PETIT

Arrêté comme agent de liaison en 1942, à l'âge de 16 ans, à Dammarie-les-Lys (S.-et-M.). Déporté à Bergen-Belsen. Responsable départemental de la FNDIRP en 1988.

Maurice CLING

Déporté à l'âge de 15 ans en mai 1944 avec ses parents et son frère, à Auschwitz. Il fut le seul survivant. Un des responsables de la FNDIRP en 1988

Raphaël ESRAÏL

Juif et résistant, arrêté à l'âge de 18 ans, déporté à Auschwitz dans le convoi 67 du 3 février 1944, le même que celui des trois enfants du collège d'Avon.

*Déportés témoignant
au collège d'Avon (77)*

QUESTIONS D'HISTORIENS

Comment Hitler, ennemi déclaré de la démocratie, a-t-il pu prendre le pouvoir dans un pays doté d'une constitution démocratique ?

La prise du pouvoir par Hitler

Le 10 novembre 1918 la République est proclamée à Berlin.

En 1921, la constitution de Weimar instaure en Allemagne un système politique démocratique. Liberté de la presse, suffrage universel (femmes comprises), séparation des pouvoirs, multipartisme, système parlementaire, les démocrates allemands n'ont rien à envier à leurs voisins anglais ou français.

Les débuts sont difficiles. Les injustices du Traité de Versailles et une situation économique catastrophique provoquent un fort mécontentement. Les Communistes, qui souhaitent installer une "dictature du prolétariat" comme en URSS, et les groupes d'extrême droite menacent le régime. Ainsi, en 1923 Hitler tente un coup d'Etat à Munich mais échoue.

De 1924 à 1928; la prospérité économique une fois retrouvée, on peut croire la République parlementaire durablement installée.

Pourtant, dès l'été 1928, la dénonciation du plan Young, qui prévoit le paiement des "réparations" imposées par le Traité de Versailles jusqu'en 1937 (trois générations d'Allemands devront payer pour la "responsabilité" de leur pays dans la guerre de 1914 – 1918 !) permet à la propagande des partis d'extrême droite de retrouver une audience. Et, en 1929, une violente crise venue des Etats-Unis frappe l'Allemagne. Le chômage s'accroît brutalement, les paysans sont au bord de la ruine, les rentiers voient à nouveau fondre leur patrimoine et leurs revenus s'effondrer.

Les partis respectueux de la Constitution de Weimar, qu'ils soient de gauche, SPD (Social démocrate), du Centre ou de Droite, n'ont aucun remède à proposer et se déchirent.

Le système parlementaire ne fonctionne plus, le président Hindenburg, lui-même royaliste, utilise les pouvoirs spéciaux que lui donne la constitution pour nommer des chanceliers qui ne disposent pas de majorité au Reichstag.

Les effectifs du parti nazi, à la tête duquel se trouve Hitler, explosent.

"Avec la crise de 1929, le parti nazi devient le parti du désespoir ou du "faux espoir". Il désigne les Juifs, les communistes, les démocrates, les capitalistes libéraux, le parlementarisme, comme responsables de tous les maux de l'Allemagne¹⁶."

Les paysans endettés, les boutiquiers criblés de dettes, les employés de bureau et petits fonctionnaires dont les salaires s'effondrent, les rentiers ruinés par la crise, les patrons menacés par les communistes, les jeunes attirés par le nationalisme revanchard, trouvent dans la propagande nazie des réponses, souvent incohérentes, mais simples et directes à leur mécontentement et à leurs angoisses.

Les SA, miliciens du parti nazi, vêtus de leurs chemises brunes entretiennent un climat de violences continu. Les rixes avec les communistes ou autres opposants aux idées nazies provoquent de nombreux morts. La propagande du parti réussit à faire croire que les nazis sont les seuls capables de restaurer l'ordre dans le pays, alors qu'ils sont les principaux fauteurs de troubles.

Entre 1929 et novembre 1932 chaque élection voit les nazis progresser.

Dans l'entourage du président Hindenburg et dans les milieux de la grande industrie allemande, on se méfie de Hitler mais on craint encore plus les communistes qui eux aussi tirent profit du désarroi général. Von Papen, le chef du plus puissant parti de droite, et les autres représentants des milieux industriels et financiers, pensent qu'il sera facile de manipuler Hitler.

¹⁶ FLONNEAU Jean-Marie "Le Reich allemand" Armand Colin 2003 p.145

Le 30 janvier 1933, suivant leurs conseils, Hindenburg appelle Hitler au poste de chancelier. Celui-ci prête serment de respecter une constitution qu'il a promis de détruire. Pour l'immense majorité des Allemands, il s'agit d'une combinaison politique de plus, ce qui les laisse indifférents.

Apparences légales et actes arbitraires, séduction et violence, Hitler transforme rapidement le système politique allemand en une dictature brutale soutenue par une propagande incessante. Entre février 1933 et août 1934, il réussit à se doter d'un pouvoir absolu et sans limites. Il élimine tous les partis politiques et même les hommes qui, à l'intérieur du parti nazi, seraient susceptibles de contester son pouvoir.

Jamais parfaite, la Démocratie est une conquête qui peut toujours être remise en question, les Allemands en font l'expérience dès 1933, les Français et de nombreux autres peuples s'en apercevront aussi bientôt.

Perspectives pour l'illustration :

- *Violences nazies* : S.A. posant des affiches hostiles sur les commerces appartenant à des Juifs.

Pourquoi l'antisémitisme de Hitler a-t-il trouvé un tel écho dans nos sociétés ?

Le racisme, et son corollaire l'antisémitisme, au cœur de la doctrine nazie

Lorsqu'en janvier 1933, Hitler reçoit le pouvoir, toute l'Allemagne connaît sa haine des Juifs et les menaces qu'il ne cesse de proférer contre eux depuis le début des années 1920. L'antisémitisme et le racisme sont au cœur de sa vision du monde et de son programme politique.

La prétendue race aryenne dont les Allemands seraient les plus purs représentants doit dominer le monde et peut asservir les races inférieures, en particulier les slaves qui occupent "l'espace vital" indispensable à la race allemande, celle des seigneurs.

" La vision nazie du monde est un amalgame d'idées, depuis longtemps répandues en Allemagne. Hitler s'en fait le porte-parole, les pousse à l'extrême et les formule d'une manière dogmatique, pseudo-rationnelle et définitive. Prétendant leur donner des prémisses "scientifiques", il bâtit son système sur trois bases :

- une conception de l'histoire fondée sur la lutte des races,
- un antisémitisme radical,
- le destin de l'Allemagne à dominer le monde.

Il affirme l'existence d'une race supérieure, les Aryens, appelée à soumettre les races inférieures. Le peuple allemand serait le pur représentant de cette race élue. Il faut le protéger, en éliminant de la société allemande les Juifs considérés comme la race parasite par un antisémitisme rationnel, systématique et impitoyable.

Comme la guerre est un « état normal », le peuple allemand a pour mission de détruire le judéo-bolchevisme et d'étendre son espace vital (Lebensraum) à l'Est.

Un Etat dictatorial totalitaire de socialisme national dirigé par un chef charismatique, le Führer, réalisera ces objectifs."

FLONNEAU Jean-Marie "*Le Reich allemand*" Armand Colin 2003 p.142

Pour Hitler et les nazis, les juifs ne sont pas des êtres humains, mais des bacilles qui corrompent le reste de l'humanité. Hitler se propose de les éliminer de la société allemande comme d'ailleurs tous les éléments qui sont sensés en provoquer la dégénérescence, handicapés et "asociaux".

Mais pourquoi Hitler était-il antisémite ?

Hitler, né autrichien à la frontière de l'Allemagne, a été élevé dans une famille relativement aisée. A la mort de son père, il a treize ans et peut se permettre de vivre sans travailler. A l'âge de 17 ans, à Vienne, il échoue au concours d'admission à l'Académie des Beaux Arts. Petit bourgeois il vit dans la crainte de la déchéance sociale. Artiste raté et frustré, il accuse les juifs d'être responsables de tous les maux et leur voue une haine obsessionnelle. Engagé volontaire pendant la Première guerre mondiale, il devient caporal. Ses chefs l'estiment courageux mais le considèrent comme inapte au commandement ! La défaite est un immense traumatisme. Dès lors, il dénonce la trahison des juifs et des socialistes, et se lance dans un combat acharné contre eux.

L'histoire de l'antisémitisme en Europe

Comment expliquer que l'antisémitisme ait pu être à ce point banalisé en Europe que les appels aux meurtres inscrits dans le programme des nazis aient pu trouver un écho ou laisser indifférents ? L'Occident chrétien a une longue tradition antisémite à fondements religieux.

L'antijudaïsme chrétien :

Au IV^{ème} siècle, le christianisme, auparavant persécuté dans l'Empire romain, devient la religion officielle de l'Empire. Seule autre religion monothéiste, le judaïsme est alors violemment attaqué par les "Pères de l'Eglise" qui accusent les juifs d'être responsables de la mort du Christ, c'est à dire "déicides". Au début du Moyen Age, il semble que les Juifs aient pu vivre sans trop de difficultés en Europe occidentale. Ainsi vers 800, Charlemagne utilise-t-il les services d'un certain Isaac comme ambassadeur auprès du calife de Bagdad Haroun-al-Rachid.

A partir du XI^{ème} siècle, les croisades déclenchent une vague de violences. Considérés comme infidèles, au même titre que les Sarrazins que l'on va combattre en Orient, les Juifs sont persécutés. Leurs communautés sont systématiquement pillées sur la longue route qui mène vers Jérusalem.

Aux XII^{ème} et XIII^{ème} siècles, les rumeurs s'accumulent, on leur attribue toutes sortes de turpitudes : hosties profanées, crimes rituels (utilisation de sang pour la fabrication du pain azyme lors de la Pâque juive), empoisonnement des puits, propagation des épidémies lors de la grande Peste. Ils deviennent des "boucs émissaires" accusés d'être la cause de tous les fléaux qui peuvent s'abattre sur les villes.

La persécution des Juifs est pour un roi de France comme Louis IX (Saint Louis), une preuve de son christianisme. Il décide de mesures humiliantes : port obligatoire de la rouelle (une pièce de tissu jaune, couleur infamante), d'un chapeau particulier ... Les juifs sont enfermés dans des quartiers séparés (deux ou trois rues), on multiplie les interdits professionnels et les conversions forcées¹⁷ ... Finalement, en Angleterre, en France, dans de nombreux Etats allemands, les rois et les princes expulsent tous les juifs de leurs territoires (en confisquant, bien sûr, leurs biens). Les Juifs se réfugient dans l'empire Turc (les Musulmans sont plus tolérants) et vers l'Est, en Pologne par exemple.

Les accusations les plus grossières reculent dans la période moderne mais il faut attendre le Concile Vatican II et les années 1960 pour que l'Eglise catholique renonce officiellement à l'idée que le peuple juif est "déicide" ; en 1984 le Pape, Jean-Paul II appelle les Juifs nos "frères aînés" et fait de l'antisémitisme un péché pour les catholiques. Aujourd'hui, certains milieux chrétiens traditionalistes sont encore imprégnés par l'antijudaïsme.

Chez les protestants allemands, l'antijudaïsme reste très violent. Luther¹⁸ n'a-t-il pas déclaré que les Juifs méritent une punition sévère, que leurs maisons et leurs synagogues doivent être brûlées, leur Talmud et leurs livres de prière confisqués, et eux-mêmes condamnés aux travaux forcés.

¹⁷ Dans une charte, à Villefranche sur Saône, le seigneur de Beaujeu accorde officiellement aux bourgeois de la ville le droit de persécuter les Juifs.

¹⁸ Luther est le premier "réformateur", à l'origine du protestantisme.

L'antijudaïsme chrétien en Italie

21 avril 2005 : Avant la commémoration publique sur le Campo de Siena de la Libération en 1945, la Municipalité a déposé ces gerbes en hommage aux victimes juives sous deux plaques posées devant la synagogue. Les crimes de la période fasciste ne sont pas les seuls reconnus : sont aussi rappelées à la Mémoire collective, par la commune de Siena, les agressions contre le ghetto perpétrées en 1799 par des fanatiques religieux antijacobins et antisémites.



A l'antijudaïsme chrétien s'ajoutent au cours du XIXème siècle d'autres mises en cause des juifs. Il est maintenant question d'antisémitisme.

Le terme "antisémitisme" a été inventé en 1879 par le journaliste allemand Wilhelm Marr pour signifier la haine envers les Juifs et le judaïsme prôné au sein du parti politique "la ligue antisémite". Il prétendait ne pas être hostile aux Juifs d'un point de vue religieux mais pour des raisons sociales, économiques, politiques ou raciales.

Se voulant différent de l'antijudaïsme chrétien, l'antisémitisme de l'époque se concentre sur des traits prétendument permanents chez les Juifs en tant que groupe ethnique, afin de délégitimer leur statut d'égalité.

Le terme est dû à une confusion car "sémitique" désigne un groupe de langues de la même famille, comme l'hébreu, l'arabe, l'araméen, le babylonien, l'assyrien ou l'éthiopien. Il ne désigne pas un groupe ethnique.

De même, le terme "aryen", qui lui est souvent opposé, s'applique à la branche indienne des peuples parlant le sanskrit et des langues proches, qui ont envahi l'Inde à l'époque préhistorique.

Au XIXe siècle, en Europe occidentale, l'antisémitisme économique et politique dénonce la "main mise des Juifs" sur l'économie que la Révolution industrielle est en train de transformer. Un certain nombre de socialistes et d'anarchistes développent l'idée que la lutte contre le capitalisme devrait d'abord passer par la destruction du "capital juif". Mais ce sont les politiciens réactionnaires qui sont les plus virulents. Ils accusent les Juifs de provoquer la ruine des uns, d'exploiter les autres, de comploter pour prendre le pouvoir partout. La théorie du complot est devenue au XIXème (et reste encore aujourd'hui) une des armes les plus utilisées par l'extrême droite pour dénoncer ses adversaires, pour désigner un bouc émissaire.

Le "complot juif mondial"

La particularité du complot est que le simple fait d'affirmer son existence suffit à le rendre réel. En effet, le complot relève du projet préparé secrètement, et sa clandestinité empêche toute preuve de son existence : la preuve du complot, c'est justement qu'il est impossible de le prouver.

[..]

Le complot a cette qualité rassurante d'expliquer de manière simpliste la réalité du monde. Il est un raccourci commode pour expliquer la complexité de la société contemporaine. Pour nombre de personnes touchées par les crises à répétition, l'incertitude est une solution inacceptable. Du coup, les explications les plus terrifiantes de la situation socio-politique sont préférables à une incertitude qui torture. Le complot réduit les problèmes du monde à un phénomène causal unique et à portée de main, identifié et reconnu.

<http://www.cicad.ch> (Créée en 1990, à l'initiative des communautés juives de Genève et Lausanne, la CICAD est une association qui s'attache à lutter contre toute forme d'antisémitisme en Suisse romande).

Voir aussi :

GIRARDET Raoul : *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Seuil (Points), 1990.

TAGUIEFF Pierre-André : *Les Protocoles des Sages de Sion*, Paris, Berg international, 1992

L'antisémitisme racial se prétend fondé sur des bases scientifiques. Il tente d'ajouter des arguments à l'antisémitisme politique et économique.

Comme le monde animal, l'humanité serait composée de races inégales et concurrentes, parmi elle, la race juive inférieure serait, de plus, corruptrice. Ces idées sont diffusées en France par Edouard Drumont dans la France juive, en Angleterre par Chamberlain et trouve un écho dans tous les milieux par leur façade pseudo scientifique. Elles sont au cœur de la doctrine nazie. Handicapés, asociaux, Juifs sont voués à l'élimination pure et simple.

L'antisémitisme racial est une incitation caractérisée au crime, fondée sur une théorie dont la science a prouvé qu'elle était fausse. Il n'y a qu'une espèce humaine, la génétique a apporté la preuve incontestable de l'inanité des affirmations racistes.

Perspectives pour l'illustration :

- *Hitler et "Mein Kampf"*

- *Le Juif Süß de Veit Harlan : Affiche d'un film reprenant tous les stéréotypes de l'antisémitisme, il fut projeté dans tous les pays occupés par l'Allemagne*

Le crime était-il prémédité depuis les années 1920 ?

Hitler avait-il prémédité dès les années 1920, l'assassinat systématique de tous les Juifs ou est-ce la guerre et ses péripéties qui l'ont amené à ordonner le massacre ?

Les Historiens se sont longtemps divisés sur ces questions.

Les historiens "intentionnalistes" considéraient que la violence des propos antisémites de Hitler annonçait explicitement son intention de tuer les Juifs et que toute sa politique a visé à atteindre ce but. A l'appui de cette thèse, les délires antisémites de Hitler et en particulier un discours prononcé avant le début de la guerre le 30 janvier 1939 où il prévient qu'il va exterminer les juifs d'Europe si ceux-ci "provoquent la guerre". Les "intentionnalistes" soulignaient enfin que, pour les nazis, le meurtre de masse est un moyen comme un autre de mettre en œuvre le programme du parti. Avant les Juifs, dans le cadre du programme dit T4, à partir de 1939, des dizaines de milliers de malades mentaux allemands jugés inutiles ont été systématiquement mis à mort dans des chambres à gaz. La sélection des individus jugés indignes de vivre a précédé le génocide des Juifs.

Les historiens qu'on a appelé "fonctionnalistes" étaient au contraire persuadés que la décision de Hitler d'assassiner les 12 millions de juifs d'Europe avait été le fruit des circonstances.

Si le projet d'éliminer les juifs était bien central dans l'idéologie nazie, les moyens de l'élimination n'étaient pas définis et c'est parce que Hitler avait subi des revers dans sa guerre contre l'URSS, qu'il

se serait trouvé empêché de déporter vers l'Est les juifs des ghettos, qu'il aurait décidé "la Solution finale de la question juive".

L'étude des archives nazies et de la chronologie précise de la Shoah a rendu plus complexes les schémas proposés par "intentionnalistes" et "fonctionnalistes".

Hitler a d'abord cherché à chasser les Juifs d'Allemagne par la discrimination et la terreur en les faisant émigrer. C'est ensuite à l'échelle mondiale qu'il s'est situé en proposant de constituer des sortes de "réserves" sur des territoires éloignés de l'Europe, par exemple à Madagascar. Avec la guerre, et les conquêtes il n'a plus été question d'expulser les neuf millions de Juifs des pays occupés, pas plus que de les regrouper dans des territoires situés à l'Est de l'URSS quand celle-ci a résisté à la progression allemande ; la Solution finale se serait alors imposée à lui et à ses proches. Reste à savoir si Hitler a pris seul la décision de l'assassinat systématique des juifs d'Europe ou si c'est au terme de discussions avec ses lieutenants et en particulier avec Himmler. On sait par exemple que certains SS responsables des ghettos réclamaient une solution plus rapide et moins éprouvante pour les bourreaux pour en finir avec les habitants condamnés à mourir lentement de faim.

Il n'empêche que la chasse aux juifs à l'échelle de toute l'Europe occupée par les nazis relève d'une obsession antisémite qui fut la constante du régime nazie.

Perspectives pour l'illustration :

- *L'enfermement dans les ghettos, regroupement avant une déportation plus à l'Est ou prémices de la Shoah. Cette photographie d'un enfant, mains en l'air devant un soldat allemand dans le ghetto de Varsovie, est un des symboles de la barbarie nazie.*

Comment transforme-t-on en bourreaux des hommes ordinaires ?

Comment dans un peuple "civilisé" les dirigeants nazis ont-ils pu trouver des individus capables de commettre des crimes qui dépassent l'imagination ? Comment dans une société européenne qu'on croyait héritière du Siècle des Lumières et de ses valeurs : tolérance, respect de la dignité d'autrui, égalité en droit des individus ... des hommes ordinaires ont-ils pu devenir des bourreaux ?

Ces questions hantent nos sociétés.

Si beaucoup d'individus ont dans leur vie proféré des menaces de mort, eu, un jour ou l'autre, envie de tuer, le passage à l'acte est heureusement exceptionnel. Des barrières psychologiques, culturelles, morales, sociales protègent contre les pulsions et les intentions criminelles. Pourquoi les exécutants des crimes nazis s'en sont-ils affranchis ?

L'historien Christopher Browning¹⁹ a étudié un bataillon de policiers allemands responsables de massacres de masse en Pologne, de meurtres de milliers de personnes, de meurtres systématiques, y compris de femmes et d'enfants, commis directement, par fusillades. Rien de comparable avec les faits de guerre puisque la vie des bourreaux n'était en rien menacée par leurs victimes.

Quatre types d'explications ont été données du comportement de ces "policiers-tueurs"

- La soumission à l'autorité : ils ont pu simplement obéir à des ordres précis, eux mêmes n'ont choisi ni les victimes, ni les lieux, ni les dates, ni la forme des exécutions. Mais le facteur obéissance, qui est par ailleurs, l'argument par lequel ce type d'assassin se défend devant les tribunaux, n'est pas suffisant car Christopher Browning a découvert que les quelques hommes qui ont refusé ce type d'ordre n'ont pas été sanctionnés.

¹⁹ Des hommes ordinaires. Le 101e bataillon de la police allemande et la solution finale en Pologne. Browning, Stock. 1994.

- L'effet de meute : les tueurs ont aussi agi par conformisme, pour faire comme les autres, pour apparaître aussi "virils" que le reste du groupe. Ce facteur est considéré comme aussi important que le premier.
- Le déni d'humanité des victimes : en temps de guerre, et en particulier de guerres civiles, tous les chefs le savent bien. Les exécutants, ceux qu'on veut pousser à des meurtres ou à des actes cruels doivent être auparavant persuadés que les ennemis ne sont pas des Humains mais des êtres d'une autre espèce, des "animaux".
- La routine : si les premiers meurtres provoquent un choc, les hommes peuvent "s'endurcir". La "brutalisation" de l'univers dans lequel ont vécu les combattants de la Première Guerre mondiale a été longuement étudié. SS, policiers et civils allemands semblent s'être habitués à vivre en criminels. La comparaison avec les responsables directs d'autres génocides montre la complexité des mobiles.

Cette multiplicité des variables influençant le passage à l'acte individuel, est déroutante pour le chercheur qui voudrait établir des "lois" générales. Ce qui est vrai pour un individu à un moment précis ne le sera pas pour un autre. En fait, les auteurs d'un massacre peuvent être animés par des mobiles sans rapport avec la légitimation politique de celui-ci et rechercher des bénéfices qui leur soient propres. Ce qui reste certain, et plutôt consternant d'un point de vue moral, c'est la facilité déconcertante avec laquelle l'individu peut rapidement basculer dans le meurtre de son semblable, dès lors que les circonstances sociales favorisent un tel passage à l'acte.

*Jacques Semelin Extraits de l'article " Eléments pour une grammaire du massacre
- Jacques Semelin. Le Débat. n° 124, 2003.
Cité dans La Chronique d'Amnesty international Mars 2005*

Perspectives pour l'illustration :

- *Un homme ordinaire ?* Johann Paul Kremer Médecin SS au camp d'Auschwitz.. Il a décrit dans son "journal" les "Sonderaktion", les gazages

Qui savait ? Refus de croire l'inimaginable et indifférence.

Hitler n'avait jamais caché sa volonté d'éliminer les juifs d'Allemagne : le 30 janvier 1939, il avait annoncé que la guerre, si elle éclatait, serait l'occasion de faire disparaître les Juifs d'Europe

Aujourd'hui, je serai encore une fois prophète : si les financiers juifs internationaux en Europe et au dehors réussissent une fois de plus à plonger les nations dans une guerre mondiale, alors, il en résultera, non pas une bolchevisation du globe, et donc la victoire de la Juiverie, mais l'annihilation de la race juive en Europe !

*Extrait du discours de Hitler du 30 janvier 1939 ...
NH BAYNEs, éd., Les Discours d'Adolf Hitler, I, London, 1942, pp.731-741.*

Malgré les précautions prises par les Nazis pour masquer leurs crimes, des informations précises sur le sort qui attendait les déportés en Pologne ont circulé dès 1943.

La résistance polonaise a fait parvenir à Londres des renseignements très précis sur les massacres perpétrés par les Einsatzgruppen puis sur l'extermination des Juifs polonais par le gaz à Auschwitz.

Kurt Gerstein, SS, témoin direct de gazages à Belzec, responsable de l'approvisionnement des centres d'extermination en gaz Zyklon B, a alerté les autorités suédoises, un haut responsable protestant, et le Vatican²⁰.

En France, l'aumônier des troupes italiennes Dom Giulio Penitenti, de retour du front de l'Est a décrit les massacres perpétrés par les Einsatzgruppen au responsable d'un réseau de secours aux Juifs .

²⁰ C'est un des personnages du film "Amen" de Costa-Gavras 2002.

Victor Martin, résistant belge, envoyé en mission par son mouvement de résistance pour savoir ce que devenaient les Juifs déportés, est allé jusqu'à Auschwitz. Il a témoigné à son retour des réalités de l'univers concentrationnaire et de la disparition des Juifs envoyés en Haute Silésie. En avril 1944, Walter Rosenberg et Alfred Wetzler évadés d'Auschwitz ont rédigé pour le Conseil Juif de Slovaquie un rapport précis sur le camp et les massacres qui y étaient perpétrés. Les exemples sont nombreux de sources dignes de foi qui ont fait connaître, en Europe occupée et à l'extérieur, l'assassinat systématique des juifs déportés vers l'Est. Mais la vérité est inacceptable quelle que soit l'hostilité à l'égard des nazis. Si les dirigeants américains et anglais, ou le Pape, peuvent être suspectés d'avoir écarté ces informations parce que politiquement gênantes, l'immense majorité des contemporains de la Shoah n'a pu se résoudre à la concevoir, à l'imaginer, même si les informations venues de Pologne étaient concordantes. L'histoire de deux échappés d'Auschwitz arrivés jusqu'à Nice est particulièrement édifiante.

Dans son livre "La Résistance Juive en France 1940-1944", Anny Latour raconte deux événements qui, s'ils ne nous surprennent plus aujourd'hui, parurent en 1943 extravagants. Deux hommes Haïm Salomon et Honig, échappés d'Auschwitz, parviennent au Comité Dubouchage²¹.

Honig raconte l'enfer d'Auschwitz. On le croit fou et on le fait passer avec sa famille en Suisse. Quant à Haïm Salomon, [...] c'est la secrétaire de Donati, Germaine Meyer, qui retranscrit son récit. Tous le croient fou lui aussi.

Quelques semaines plus tard Germaine Meyer connaîtra l'enfer nazi.

Madeleine Kahn "*De l'oasis italienne au lieu des crimes allemands*" Editions Bénévent 2003

Tous les rescapés racontent comment, même après leurs premières heures dans l'enfer d'Auschwitz, il leur fallut du temps pour se résoudre à croire les prisonniers plus anciens qui, montrant les cheminées, leur expliquaient que c'était par là qu'étaient passés les membres de leur famille, leurs compagnons de voyage montés dans des camions à l'arrivée.



*Internés de Drancy avant leur départ pour Auschwitz.
Comment pouvaient-ils imaginer le sort qui les attendait ?*

Quand aurait-il fallu désobéir ? Par exemple, pour les Juifs qui étaient invités à le faire, refuser de se faire fiché dans les mairies, pour les fonctionnaires et policiers du gouvernement de Vichy ignorer l'ordre de rafler, d'arrêter, de transporter les futurs victimes. Quand les indifférents aux discours antisémites et aux mesures de discriminations auraient-ils dû ou pu réagir contre ce qui a préparé le crime ?

S'il faut se garder de réécrire l'histoire, et en son nom de juger les individus, il est important de souligner que la vigilance est un devoir et que certains ont su identifier le projet des criminels et le combattre.

²¹ Association d'aide aux Juifs dans la zone d'occupation italienne.

Poème écrit à Dachau

par le Pasteur Martin Niemöller

*Lorsque les nazis sont venus
chercher les communistes
Je n'ai rien dit
Je n'étais pas communiste.
Lorsque ils sont venus
chercher les socio-démocrates
Je n'ai rien dit
Je n'étais pas social -démocrate.
Lorsque ils sont venus
chercher les syndicalistes.
Je n'ai rien dit*

*Je n'étais pas syndicaliste
Lorsque ils sont venus
chercher les catholiques
Je n'ai rien dit
Je n'étais pas catholique.
Lorsque ils sont venus
chercher les juifs
Je n'ai rien dit
Je n'étais pas juif.
Puis ils sont venus me chercher
Et il ne restait plus personne
pour protester.*

La résistance juive

Longtemps en France, la mauvaise conscience de l'opinion publique à l'égard des Juifs a été atténuée par l'idée d'une passivité des juifs qui ne se seraient pas battus contre les nazis, qui se seraient laissés conduire dans les camps "comme un troupeau à l'abattoir".

Ce type de discours, démenti par les faits et les statistiques, est une offense aux milliers de volontaires étrangers juifs, qui se sont engagés dans l'armée française en 1939, aux centaines de Français juifs qui ont rejoint le général de Gaulle à Londres, aux milliers de Français, ou étrangers juifs qui ont rejoint les réseaux et les maquis de la Résistance. Contrairement à cette idée qui tend à faire croire que les Juifs ont compté sur les autres pour être défendus, il faut savoir que le pourcentage des Juifs dans les mouvements de résistance est supérieur à celui des Juifs dans la population française !

Sur les lieux mêmes des crimes, des révoltes collectives et individuelles ont éclaté. Elles se sont soldées par des massacres. Les SS ont tout fait pour qu'on les ignore. La plus célèbre est celle du ghetto de Varsovie :

" Face au rationnement imposé de 184 kilocalories par jour, la première réponse du Ghetto est une résistance pour survivre. Des comités d'immeuble se forment avec cantines, distributions d'habits pour les enfants. Il y a aussi des écoles clandestines, des lycées, même une faculté de médecine ...

Le 22 juillet 1942, c'est la grande déportation. Sur des affiches, les Allemands promettent 3 kgs de pain et 1 kg de confitures pour les volontaires qui se rendront sur l'Umschlagplatz, la place des "transbordements". On dit que les familles ne seront pas séparées. Ainsi, des familles nombreuses, comme celle d'une de mes petites copines, partent malgré les tentatives pour la dissuader. Tous meurent à Treblinka.

Le 18 janvier 1943, a lieu un premier soulèvement du ghetto de Varsovie, lorsqu'est annoncée la seconde grande vague de déportations. Des Allemands sont tués. Ils déportent environ 6000 personnes et en tuent mille, mais s'arrêtent au bout de quatre jours.

Le Ghetto sait qu'une dernière déportation se prépare. Les combattants s'organisent, fabriquent des armes.

Le 19 avril 1943, les Allemands entrent en tenue de combat dans le Ghetto central, ils sont attaqués par les combattants juifs. A 14 heures, il n'y a plus un Allemand dans le ghetto. C'est à partir du 23 avril, qu'ils vont le liquider par le feu et par le gaz. Ils utilisent des lance-flammes. Les Juifs se replient dans des caches souterraines, des bunkers. Ils sortent de nuit pour attaquer les patrouilles. Le ghetto est en flammes. Les combats durent 27 jours.

La révolte a eu lieu dans un endroit clos. On parle de passivité des Juifs mais tout autour on savait ce qui se passait. Le monde libre est resté passif."

Conférence de Larissa Cain pour le Cercle d'étude de la déportation et de la Shoah

Quant à la passivité apparente (sur les photos !), des hommes, des femmes, des vieillards, des enfants, devant les fosses où ils vont être fusillés, sur les quais devant les trains qui les conduisent à Auschwitz, à l'intérieur des camps, elle mérite qu'on y réfléchisse. Les photos ont été prises par les Allemands. Les gens qu'on voit ignoraient le sort qui les attendait à l'arrivée ou ne pouvaient y croire, comme les conducteurs de locomotives, comme l'immense majorité des Français.

Et puis comment mettre en danger la vie de sa famille, de ses enfants en s'enfuyant ou en se battant à mains nues contre des hommes armés et leurs chiens ?

De nombreuses révoltes et tentatives d'évasion ont pourtant eut lieu. Ci dessous un récit tiré du livre d'Ida Grinspan²² et Bertrand Poirot-Delpech :

« On a beaucoup dit qu'aucune révolte n'avait été tentée au camp : c'est faux ! Il y a eu l'insurrection organisée de Sobibor, menée par un officier soviétique, Sachko, en octobre 1943, qui a permis à cinquante hommes de rejoindre les partisans biélorusses. À Auschwitz, c'était plus difficile. Les SS et leurs chiens réagissaient à la moindre incartade. Peu d'entre nous parlaient le polonais ou l'allemand. C'est pourquoi la révolte des sonderkommandos et l'aide apportée par quatre femmes de l'usine ont fait notre admiration, et son échec notre désespoir. »

Les sonderkommandos sont des kommandos spéciaux, cinq à six cents hommes, chargés de sortir les corps après le gazage, et de les transporter sur des chariots vers les crématoires. Pour qu'ils ne puissent pas témoigner plus tard, ils sont supprimés tous les trois mois. Ils le savent en y entrant. Sans doute espèrent-ils que la fin de la guerre interviendra avant leur liquidation. De toute façon, ils n'ont pas le choix. S'ils refusent, ils sont tués sur place. On a appris que certains ont dû charrier des membres de leur propre famille. Très peu d'entre eux ont survécu.

Tant qu'à disparaître, l'idée leur vient, courant septembre 1944, de faire sauter le complexe chambre à gaz-crématoire numéro 4. Pour cela, il leur faut de l'explosif. Des complices se glissent auprès de Juives polonaises travaillant au dépôt de poudre de l'usine Union Werke. Le 7 octobre, les hommes de la rébellion ont jugé qu'ils disposaient de suffisamment de poudre. L'explosion a eu lieu, rendant le crématoire inutilisable.

Plusieurs centaines de prisonniers du kommando ont été fusillés. Les gardiens n'ont pas eu de mal à repérer les femmes qui avaient volé la poudre. Ida n'a rien oublié :

« Une kapo est venue les chercher au block, courant octobre. On n'a pas su ce qui s'était passé. Les filles ont été torturées dans la prison du camp, le block 11.

« Un soir de janvier 1945, notre équipe de jour qui rentrait du travail a été convoquée comme pour un appel. Devant nous avait été dressée une potence avec deux cordes. Le chef du camp en personne, un certain Bauer, a fait un long discours. Il a dit textuellement : "Si vous obéissez, il ne vous sera fait aucun mal, mais voilà ce qui vous attend si vous désobéissez."

« On a dû assister à la pendaison de deux des filles. Les deux autres ont été exécutées devant l'équipe de nuit. Ça m'a marquée plus que tout. On n'a su qu'après ce que les filles avaient fait. On était priées de regarder la scène. J'ai fait semblant, en détournant le regard. Les filles n'ont rien dit. Elles n'ont pas eu le temps. Mais le bruit de la corde qui craque...

« Une plaque rappelle leur supplice sur un mur du block juif d'Auschwitz, ainsi qu'une stèle au Yad Vashem de Jérusalem. On y lit leurs noms : Ala Gertner, Roza Robotka, Regina Safirsztajn, Estera Wajcblum. Sans cet acte de révolte, nos camarades auraient sans doute survécu, puisqu'elles avaient tenu le coup jusque-là. En novembre, les Allemands allaient faire sauter les autres crématoires, selon les consignes SS de ne pas laisser de traces... »

(Cette précaution prouve, par parenthèse, qu'ils avaient conscience de mal faire, qu'ils craignaient d'être convaincus de crime !).

Perspectives pour l'illustration :

- *Internés de Drancy avant leur départ pour Auschwitz. Comment pouvaient-ils imaginer le sort qui les attendaient ?*
- *1943, révolte du Ghetto de Varsovie : les Allemands tirent au canon sur les retranchements des insurgés*

Les Justes

Les efforts des Juifs conscients du danger pour échapper à la traque organisée dans toute l'Europe par les nazis, ont été secondés par des institutions et par des individus auxquels on donne le nom de "Justes"

Qui sont ces Justes, comment le sont-ils devenus ? Bernard Lazare responsable du Comité Yad Vashem qui attribue les titres de Justes pense qu'on ne peut pas définir un profil précis de sauveur de juifs mais que c'est le sens de la responsabilité individuelle de chacun qui explique les engagements.

La plupart des sauveurs de Juifs ont agi spontanément, sans aucune préparation, parce que s'est présenté devant eux l'être en détresse qui ne pouvait avoir la vie sauve que grâce à un acte de courage, comportant de graves risques.

Personne ne naît avec des prédispositions particulières pour devenir un sauveur. Qu'il s'agisse donc du sauvetage de Juifs pendant la Deuxième Guerre mondiale, ou bien du sauvetage de Tutsis au Rwanda, ou bien du sauvetage d'Arméniens en Turquie à l'époque de la Première Guerre mondiale, ou bien du sauvetage d'habitants du Kosovo lors de la récente guerre dans l'ex Yougoslavie etc, chacun se trouve placé exactement dans la même situation. Nous sommes de manière indistincte, à travers toute l'humanité, potentiellement des sauveurs, mais aussi potentiellement complices d'assassins. A nous de choisir ! Ou bien on est avec les assassins ou bien on sauve et c'est uniquement la responsabilité individuelle qui est en cause.

Ceci est absolument fondamental et je suis convaincu que demain, l'Humanité sera meilleure si aujourd'hui nous cultivons deux valeurs : la responsabilité individuelle, assortie de ce qui fut l'essentiel, une chose très simple, qui manque tellement à nos sociétés contemporaines : la Bonté. Deux valeurs fondamentales qui sont la clé de ce que sera demain notre avenir. Et je crois que c'est cela la proclamation de chaque reconnaissance d'un Juste. Chaque fois qu'une médaille de Juste est remise à qui que ce soit en Europe on peut dire : voilà un homme ou une femme qui a appliqué son potentiel de Bonté en prenant des risques et une Responsabilité personnelle.

Conférence de M. Bernard Lazare pour le Cercle d'Etude de la Déportation et de la Shoah

*Septembre 2005 :
l'entrée du camp d'Auschwitz I
« Arbeit macht frei » :
le travail rend libre.*



CONCLUSION

Soixante ans après la libération des camps et la fin de la Seconde Guerre mondiale, notre société, l'actualité le rappelle sans cesse, recèle encore les ingrédients qui ont conduit au génocide des Juifs. Le racisme et l'antisémitisme s'affichent toujours. La montée des communautarismes et de l'ignorance contribue à propager les clichés et les stéréotypes de la propagande xénophobe, raciste et antisémite. Aujourd'hui comme hier, les ennemis de la démocratie tentent de détourner à leur profit les frustrations liées à l'aggravation des inégalités sociales, du chômage et de la misère sociale, en dénonçant les "étrangers", les "autres" comme responsables de tous les maux. En Asie, en Afrique et même en Europe, des génocides ou des tentatives de génocides²³ ont eu lieu sans que la communauté internationale ait pu (ou ait voulu) les empêcher.

Mais, l'avenir appartient à ceux qui connaissent le passé, et ce sont les efforts pour faire connaître l'Histoire qui permettent aujourd'hui aux rescapés des camps d'avoir confiance dans les nouvelles générations.

Laissons le dernier mot à Simone Veil²⁴ qui s'adressait ainsi à des lycéens allemands et français à Berlin le 27 janvier 2004 :

[...] Je souhaite qu'avec vos professeurs, vous appreniez, vous compreniez ce que fut Auschwitz, afin que vous en méditez les leçons.

Vous serez demain les citoyens qui à votre tour, auront la responsabilité de faire échec à tout ce qui pourrait conduire au même engrenage de la haine et de la violence, conduisant inéluctablement à la barbarie.

Mais la jeunesse d'aujourd'hui, plus ouverte à l'ensemble du monde, plus solidaire de ceux dont les droits sont bafoués, instruite des atrocités du passé, saura je l'espère, tirer la leçon d'Auschwitz.

Je lui fais confiance. C'est à vous, jeunes Allemands, jeunes Européens qui êtes ici, que je m'adresse pour dire : n'oubliez pas le passé. C'est à vous désormais qu'appartient de faire l'Europe, une Europe des libertés, une Europe messagère de paix et de respect de la dignité humaine.

Pour en savoir plus,

pour trouver des documents, joindre des témoins :

Cercle d'étude de la Déportation et de la Shoah – Amicale d'Auschwitz 73 avenue Parmentier
75011 PARIS

Mémorial de la Shoah, 17 rue Geoffroy l'Asnier, Paris 75004

Union des Déportés d'Auschwitz 39 boulevard Beaumarchais 75003 PARIS

²³ Cambodge – Rwanda - Bosnie

²⁴ Déportée à Auschwitz, ancienne ministre dont le nom est attaché à une loi qui a marqué une étape décisive dans la libération des femmes, première présidente du Parlement européen.